
texte basé sur les notes en vue de la prédication

Dans sa chronique, parue en deuxième page du quotidien Le Temps, vendredi 22 janvier, il y a 10 jours, Marie-Hélène Miauton dressait un portrait assez sombre de la situation que nous vivons, sous le titre « Le Covid déshumanise ». Elle établit le constat que, depuis le début de la pandémie, l'ensemble des relations humaines a été impacté par les mesures prises pour la contenir, menant à une déshumanisation qui affecte le moral, particulièrement des jeunes.

Elle dresse la liste de quelques exemples :

- le télétravail – où on ne quitte plus son pyjama et où manquent les interactions permanentes de l'entreprise, corps social, lieu d'enrichissement intellectuel et social...
- la visioconférence – qui remplace colloques et congrès.

Dans le cadre familial, amical, affectif, le lien physique – qui permettait de communiquer avec le corps, la peau - a été rompu.

Plus de bisous, ni d'accolades, plus de poignées de mains - tous ces gestes qui, au-delà des mots, transmettaient des messages silencieux, riches de chaleur humaine.

Étonnante découverte, en somme, que nous fait faire cette pandémie : l'importance des liens humains et de ce qui ressource. Fallait-il ce virus pour en (re)prendre conscience ? En tous cas, il aura contribué à mettre le doigt dessus.

Remarquez que, sur le plan économique et des entreprises, on le redécouvre régulièrement. Ainsi, après avoir vu certaines entreprises quantifier le temps passé par leurs employés aux commodités – je crois me souvenir que cela a été chiffré à deux salaires pour 1000 employés...et le coût des coupures de papier wc... d'autres ont mesuré le temps passé en interaction à la pause et constaté que cela pouvait être profitable à la performance des employés, que l'ouverture d'une crèche proche de l'entreprise avait un impact humain.

Certaines entreprises américaines, japonaises ou chinoises sont même allées jusqu'à introduire un moment de spiritualité méditative, par exemple le yoga ou la méditation en pleine conscience. C'est intéressant, et en même temps c'est ennuyeux, car on assiste là à une tentative de mainmise, de gestion du temps de la pause, du temps de la gratuité, du temps « entre », au risque de le dévoyer. Et même si cela « marche » (j'emploie ce terme à dessein) cela fait souci.

C'est à ce temps de pause, de retrait, de ce qui se passe « entre », sur lequel on n'a pas vraiment pris, mais qui participe à ce que Marie-Hélène Miauton désigne comme « le transmetteur de messages silencieux, riches de chaleur humaine », que je voudrais consacrer quelques instants de réflexion.

Ce matin, je profite de ce moment propice d'un culte musical pour le faire.

En somme, ce que je vous propose de tenter de rejoindre ensemble, ce matin, c'est ce « lieu », en deçà de tous les rétrécissements qui, par les mesures sanitaires, s'imposent à nous, ce lieu auquel nous pouvons nous adosser et prendre appui, pour repartir :

Je vous invite à réfléchir ensemble à la prière.

La prière, rationnellement, scientifiquement, économiquement, voire – au risque de vous choquer – spirituellement, ne sert à rien !

Et pourtant, elle a toujours coexisté avec le monde et, jusqu'au monde « éclairé » qui est le nôtre, elle interpelle, subit les sarcasmes, avant de trouver ses lettres de noblesse jusque dans le monde économique.

Même Klaus Schwab, le fondateur du WEF (dont on a réentendu parler cette semaine), disait, il y a quelques années, dans une interview, qu'il prenait chaque matin un temps de méditation-prière.

La prière, en tant que telle, suscite autant d'espoirs, d'attentes que de déceptions. Mon prof de psychologie, Thierry de Saussure, disait qu'elle pouvait parfois être l'indice d'un deuil de la toute puissance mal assumé.

Un des grands problèmes de la prière, c'est l'inexaucement. La prière qui ne « marche » pas, en somme ! Qu'est-ce qu'on en fait ?

- Certains justifient ce non exaucement en s'accusant eux-mêmes. J'ai mal prié, je n'avais pas assez de foi, c'est ma faute...

A l'appui de leur sentiment, un verset tiré de son contexte où Jésus dit : « Si vous aviez la foi grosse comme une graine de moutarde, vous diriez à cette montagne : Ôtes-toi de là et jette-toi dans la mer ». Vous avez essayé ? De quelle montagne s'agissait-il ?

- D'autres, plus fréquemment, vous diront : Mais Dieu a répondu ! Simplement pas comme tu l'as souhaité, alors tu ne l'as pas vu ! Mais Dieu répond toujours...

L'enjeu, à peine voilé, est alors d'excuser Dieu... pour se garder l'horizon ouvert.

- Beaucoup formulent leur prière de façon suffisamment vague pour que l'exaucement soit toujours possible. Cette piété consiste, en somme, à pratiquer une sorte de prière « platonique » comme on peut vivre un amour dit platonique...

- Certains vous diront – et cela représente sans doute la réponse la plus douloureuse : j'ai demandé, je n'ai pas reçu, je ne demande plus rien, pour moi, de toute façon, la prière, c'est terminé !!!

A leur propos, je me suis déjà fait la réflexion que Dieu prend de sacrés risques. On aurait envie de leur dire : Hey Men, prends un peu plus soin de ton entreprise !

Une autre difficulté, non moins délicate que l'inexaucement de la prière, qui lui est étroitement liée, est la question de savoir comment on prie.

Vous savez prier, vous ?

Et si vous savez, comment vous faites ?

Les disciples, vraisemblablement, savaient prier. Ils connaissaient assurément les psaumes et même certains d'entre eux par coeur.

Et, pourtant, ici, dans notre récit, ils demandent à Jésus « Apprends-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples ».

Il est vrai que, dans la prière, il y a toujours à apprendre.

En regardant bien le texte, on découvre qu'il est précisé que « Jésus était un jour quelque part en prière. Quand il eût fini, un de ses disciples lui dit : Apprends-nous à prier, comme Jean-Baptiste... »

Alors, que voulait-il apprendre ?

Voyant Jésus, quelque chose a touché les disciples. Quelque chose s'est passé, qu'on ne peut pas nécessairement mettre en mots, mais qui conduit les disciples à vouloir apprendre... sans nécessairement savoir quoi.

On peut supposer que ce que les disciples ont perçu, c'est qu'à la fin de sa prière, Jésus était disponible... pour les vraies questions, celles qui touchent à ces réalités profondes et essentielles dont on parle si peu, et dont la prière fait partie.

Vous parlez de la prière avec vos enfants, vos petits-enfants ?

Ils savent, supposent probablement que vous priez. Mais qu'y faites-vous ?

Apprends-nous à prier, disent les disciples.

Vous avez peut-être remarqué que Jésus ne discute pas de la prière avec les siens, il ne leur donne pas de consignes ou d'informations, il ne leur explique pas comment il fait.

Il est dans une disponibilité de l'instant telle que même les accolades, les mains qui se touchent ou pas, les recommandations et les prescriptions deviennent secondaires.

On est à la fois au-delà et en même temps au milieu de tout cela, dans un présent, une présence qui ressourçe et fait du bien...

Et si vous ne savez pas quoi faire, dans ce moment, et bien, ne faites rien, écoutez !

Et si vous ne savez pas quoi dire – c'est parfois difficile de trouver les mots justes, alors, dites « Père... »

Et si, pour toutes sortes de raisons qui vous appartiennent – des blessures anciennes ou récentes – vous n'arrivez pas à dire « Père », dites « Mère ».

Dites quelque chose de cette bienveillance, de cette tendresse et de cette confiance première, de cette relation fondatrice.

C'est elle que Jésus tente de rejoindre à la fin de notre passage biblique, lorsqu'il dit :

« Quel père, parmi vous, si son fils lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent, ou s'il demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion. »

Jésus dit quelque chose de cette confiance première, fondatrice, à retrouver.

Je ne puis entrer trop en détail dans la version du Notre Père. Dans l'Évangile selon Luc une phrase manque, par rapport à la version de Matthieu – plus proche de la prière que nous prononçons.

La phrase qui manque est « Que ta volonté soit faite... ». On pense qu'elle manque pour rapprocher la sphère de Dieu sanctifié dans son règne, de celle, du bien essentiel : le pain.

« Donne-nous notre pain de ce jour », comme « Pardonne-nous ».

Le lieu de la présence où Jésus puise sa prière n'est pas un lieu pour faire « ses achats » seul ».

« Donne-**nous** et pardonne-**nous** ». Non pas donne-moi et pardonne-moi.

Le pain n'est pas que le mélange de la farine, du levain, de l'eau et du sel . C'est tout ce qui, profondément, nous nourrit.

On sait aujourd'hui que notre manière de nous nourrir dans les pays du nord a un impact clair sur l'économie et les cultures des pays de l'hémisphère sud, sans compter l'empreinte climatique qu'elle engendre sur l'ensemble de la planète.

Le pain, essentiel pour nous, c'est aussi la foi, la confiance, l'amour, le Christ.

« Pardonne-nous, comme nous pardonnons... » On sait que les questions de pardon ne sont jamais l'affaire d'une seule personne... Elles ont un impact et des répercussions globales.

Même en Eglise, on a énormément de difficulté à se demander pardon.

Commencer par dire : je te demande pardon... de n'avoir pas su te comprendre, de n'avoir pas su te dire, de n'avoir pu éviter que cela n'arrive, etc.

L'un des coeurs de la foi chrétienne touche à ce point délicat : bibliquement, nous sommes tous insolvables.

Tous, nous sommes tributaires, mendiants de la grâce, du pardon. Cela fait partie de notre condition humaine.

Dans la grâce, il ne s'agit pas d'un laisser aller et pour les chrétiens le pardon ne pourra jamais être évité comme une composante incontournable du dialogue

C'est celui que Dieu nous confie en Jésus-Christ à travers la prière du Notre Père.

Deux mots de la parabole, de l'histoire que Jésus raconte au sujet de l'ami qui se risque à déranger l'un de ses amis, au milieu de la nuit, parce qu'un de ses amis est arrivé chez lui et qu'il n'a pas trois pains – on dirait aujourd'hui trois fois rien – pour le nourrir.

Dans cette histoire, il est question de l'hospitalité sacrée en Orient et, quelque part de la négligence de la part de l'ami qui n'a même pas trois fois rien pour honorer l'hospitalité.

Il est question d'amitié, de cette réalité que l'on devrait toujours pouvoir solliciter, même au milieu de la nuit, à minuit, à l'heure des tracas et des voleurs, l'heure de l'angoisse et parfois du désespoir. L'heure de la honte... à tout point de vue, celle de devoir déranger, celle de devoir admettre qu'on est en panne de pain, de l'essentiel...qui fait vivre.

On dit volontiers aujourd'hui que c'est dans la difficulté que l'on découvre ses vrais amis...

Or, ce qui frappe ici, ce qui est étrange, singulier et, en même temps si réaliste et clairvoyant, c'est que ce n'est pas l'amitié qui est moteur d'action.

Parfois même l'amitié, cette valeur fondamentale et fondatrice, est entravée, comme embourbée.

Ce qui conduit l'ami déjà couché à se lever, c'est en grec l'anaideia – mot qui, à la fois, exprime un manque de pudeur ou de modestie, un manque d'égard, une absence d'honneur, une forme d'irresponsabilité. Bibliquement, le terme « anaideia » n'exprime pas quelque chose de positif...et pourtant il suscite, une réponse.

Cela révèle que la réponse ne tient ni à l'amitié, ni à la piété, ni à la qualité des mots de la prière. La démarche peut même importuner Dieu, lui être contraire.

La réponse est incluse dans la demande, dans le fait de demander.

C'est ce que Jésus suggère lorsqu'il dit : « Demandez, on vous donnera » non pas Dieu vous donnera ! Mais demandez et il vous sera donné. Cherchez et vous trouverez.

Vous pouvez dire à quelqu'un « cherche », vous ne pouvez pas lui dire « trouve » et, lorsqu'il trouve, ce n'est pas forcément la conséquence de sa recherche car il y a des gens qui cherchent sans trouver...et d'autres qui trouvent sans avoir cherché...

« Frappez, on vous ouvrira »

La réponse, l'ouverture, tient au dépassement de toutes les normes, des codes du juste ou du pas juste, du fautif et de l'innocent.

Elle a à voir avec la singularité du cri, avec la capacité d'oser croire à la présence de Dieu jusqu'au coeur de la détresse et de la honte.

Cette présence porte pour nous un nom, celui de Jésus-Christ, crucifié, donc maudit et soumis à la honte extrême, et ressuscité.

C'est en son nom que nous adressons à Dieu notre prière.

Pouvons-nous croire qu'à travers cette démarche, certes coûteuse, nous retrouverons, nous renouerons avec une notion exprimée par dix fois dans notre texte, à savoir la gratuité, le « pour rien » du **don** ?

Amen